

“Les échelles du temps”

Eric Landowski

Abstract Viral epidemics are processes in which temporality constitutes an obviously essential relevant variable; we all experience the feeling that time is out of order; the continuity of time and space is torn and fragmented at all levels.

But first of all it is necessary to distinguish between different time scales; the current pandemic as a singular event is but an illusion due to the timescale we are embracing.

There is a microscopic scale, which is that of physiological and pathological processes; a mesoscopic scale, which only allows us to see the closest evidence, what we personally experience; and the macroscopic scale, specific to the ecological determinisms that must be used to account for the emergence of the disease in the history of relationships between species.

The following text focuses on the mesoscopic level, to highlight some specificities of our covid experience: the temporale suspension – along with the threat of pure, dramatic and final discontinuity; the behavior of a virus that appears to have intentionality, a "motivation"; a strong intensity united with a long duration; an exceptional time drawn to a final end, a victory which will only be achieved with great effort.

Dans les tranquilles années 1970-80, à Paris, Greimas nous racontait parfois, par bribes, comment il avait traversé l'Europe sous les bombes durant l'été 1944 après avoir connu dans son pays d'origine, la Lituanie, tour à tour l'occupation soviétique, l'invasion nazie puis de nouveau l'arrivée de l'armée soviétique. Et en manière de conclusion ou de leçon il nous disait que ce qui nous avait manqué pour comprendre la vie, à nous les « jeunes » de l'après-guerre, c'était « une bonne petite guerre ».

Bien entendu, si dramatique soit la présente pandémie, elle n'a rien qui approche les indicibles souffrances des deux guerres du siècle dernier. Seul aspect peut-être formellement comparable : un effet de structure dans la mesure où ce qui est en train de se passer semble faire partie, un peu comme une guerre, d'un ordre de phénomènes d'exception suffisamment globaux pour affecter les aspects les plus divers de nos rapports au monde. Dans ces conditions, pour nous les générations qui n'avions jusqu'à présent jamais rien connu de tel, et en particulier jamais rien vu d'autre que la paix (du moins « chez nous », en occident, tandis que les conflits les plus atroces, exportés ailleurs, se succédaient sans discontinuer), est-ce que la pandémie ne serait pas, mutatis mutandis, l'équivalent de cette petite guerre manquante, apte à nous faire peut-être perdre quelques illusions ?

1. Ce qui nous arrive

A en croire les témoignages recueillis par les médias, ce qui a durablement dominé est en premier lieu le sentiment d'un dérèglement du temps. Une forme d'indécision liée à la disparition des repères habituels puis un vide accentué par l'isolement se sont substitués à des emplois du temps régulés par la participation à des activités collectives. Pour certains, peut-être les plus favorisés, s'installait peu à peu une nouvelle routine, souvent ressentie comme plus contraignante que celle d'« avant » mais supposée en partie provisoire, dans l'attente — sans trop oser y croire — d'un retour à la « normale ». Et pour la partie de la population non réfractaire aux consignes sanitaires, c'est bientôt la sociabilité même qui, désormais médiatisée par les écrans, s'est transformée et délitée. L'agoraphobie, proche de la misanthropie, est devenue une forme élémentaire de la prudence. C'est donc le temps de référence partagé, le temps de la communauté, qui s'est rapidement émietté.

En termes sémiotiques, on est ainsi passé d'un pôle catégorique à son contraire. Le tissu de l'espace, naguère continu, s'est déchiré et fragmenté à tous les niveaux, depuis l'espace géopolitique jusqu'à celui de nos allées et venues quotidiennes. Jusqu'ici, le ronron de la société reposait sur la continuité de



fonctions productives dûment programmées et sur la fluidité des réseaux d'échanges marchands (et autres) au long de circuits bien huilés. Et soudain, c'est la distance qui prime, les barrières, l'opacité, le décalage — le différé, la suspension — en même temps que plane la menace désormais palpable d'une pure, dramatique et définitive discontinuité : à tout instant, en dépit de toutes les précautions, l'accident, la maladie, la mort peuvent survenir aléatoirement.

*

Aléatoirement ? par pure coïncidence ? — Comme à la guerre, des gens sont tués par centaines de milliers. Mais à la guerre on ne dit pas que c'est par hasard car derrière la « malchance » qui « veut » que l'un soit atteint et pas son voisin, tout le monde sait qu'il y a l'« ennemi ». Le virus est-il de même notre ennemi, par temps de paix ? Question sémiotiquement délicate. Pour le virus, le développement de la maladie qu'enclenche sa pénétration dans le corps est une nécessité vitale puisqu'il ne vivra (pour son propre compte) et ne se reproduira (pour le bénéfice de l'espèce) qu'à condition que l'infection locale se confirme, et que de là, par contagion, elle se propage. Or, même fortuites du point de vue individuel, des rencontres en série qui se révèlent la condition d'un processus vital pour toute l'espèce « adverse » peuvent difficilement être considérées comme une simple série de coïncidences. Mais on ne peut pas dire pour autant qu'il s'agisse de rencontres subjectivement « désirées » et « préméditées » par l'autre puisque (l'éthologie le confirme), à la différence d'un soldat ennemi, un virus ne veut ni ne médite rien.

Et pourtant on croirait avoir objectivement affaire à autant de rendez-vous — de rendez-vous unilatéraux comme le sont, dans le sens inverse, la plupart des pièges que les hommes tendent aux animaux (Landowski 2016). Un bon chasseur-piégeur, même en l'absence de traces, sait, ou du moins pressent (sait « intuitivement ») que le lièvre passera là où il pose ses collets (Detienne, Vernant 1974). Au lieu convenu, le lièvre, à son insu, est *attendu*. C'est un « guet-apens ». De même, tout se passe comme si, du haut de son arbre, la tique étudiée par Jacob von Uexküll « savait » aussi bien que le chasseur (et contrairement à la tuile qui, prête à tomber du toit, ne sait rien du tout, en aucun sens, du passant qui sera sa victime) qu'un jour un animal à sang chaud passerait sous sa branche d'arbre : elle lui a pour ainsi dire *donné rendez-vous* sans qu'il le sache (von Uexküll 2015). Et dans un nombre de cas suffisant pour assurer à la tique la perpétuation de son espèce, le mammifère qui lui convient ne fera pas faux bond. En un sens à demi métaphorique, on serait tenté de dire que pareillement le virus « sait » qu'en se laissant planer dans sa gouttelette au gré des courants d'air, il finira par rencontrer le nez (non voilé) ou la bouche (non muselée) dont il a besoin.

Le chasseur-piégeur, la tique et le virus ont ceci en commun que ce sont des *inactifs patients* (Landowski 2019). Mais tandis que les deux premiers se bornent à laisser passer, immobiles, tout le temps qu'il faut pour que l'indispensable aubaine se présente, le virus se porte, ou se laisse porter au devant de sa victime, au risque de se perdre. Pour vivre et se multiplier en contaminant par rencontres dans l'espace, les tactiques temporelles, les « chronopolitiques », sont donc diverses. C'est en partie ce qui explique que de même qu'il est des pièges plus ou moins « intelligents » il y a parmi les micro-organismes, et notamment les variants d'une souche virale, des prédateurs diversement « compétents » (selon une acception autre qu'en virologie, où, sauf erreur, l'adjectif réfère à la capacité de réplication et non à la stratégie de conjonction préalable).

*

Dans son acception sémiotique, le (méta)terme *intentionnalité* recouvre un éventail de modalités très large, depuis le vouloir « conscient » et « réfléchi » (plus ou moins !) des « sujets de raison » jusqu'à la *nécessité vitale* qui guide les organismes vivants sous toutes leurs formes (Greimas, Courtés 1979). En ce sens, les virus, comme les « amibes » au dire de Greimas autrefois, ont une « âme ». Ceci revient à postuler heuristiquement (et non ontologiquement) que le comportement du virus a pour ressort quelque chose qui, sans être à proprement parler une « motivation », y ressemble, et surtout en constitue syntaxiquement l'équivalent. A ce titre, la stratégie virale, bien qu'elle présente avant tout (comme



l'ensemble des dynamiques biologiques) des régularités caractéristiques des processus programmés, peut être décrite socio-sémiotiquement comme relevant sous certains aspects, ou d'un certain point de vue, d'une syntaxe fondée non pas, comme la coïncidence, sur un principe d'aléa, mais sur un principe d'intentionnalité au sens très large qu'on vient d'indiquer, et par suite d'une problématique de l'*interaction* (Grignaffini 2021).

Du même coup, notre actuel virus « couronné » a beau, comme tous ses pairs, ne « vouloir » aucun mal à personne, on comprend qu'il puisse être pris pour un anti-sujet qui, en vertu du principe vital qui l'anime, joue le rôle d'un « agresseur », de l'« ennemi ». D'autant plus que contrairement à la tuile qui ne tombe du toit et ne devient homicide que parce qu'elle n'était probablement pas tout à fait identique aux autres échantillons de son espèce (peut-être, par exemple, n'avait-elle pas été fixée aussi solidement que ses voisines), le virus infecte, lui, parce que cela constitue une séquence capitale dans le programme de vie commun à *tous les individus* de son espèce. Dans un cas, le rapport fortuit qui lie ponctuellement les protagonistes est un rapport singulier, d'individu à individu, alors que dans l'autre la connexion qui s'établit entre le virus et sa victime est une occurrence particulière de la relation *entre deux collectifs*, deux espèces. On comprend donc qu'il soit recouru si souvent à l'image de la guerre pour parler de la pandémie.

*

Le passage du non-sens attaché à ce qui est vu comme pur hasard à un commencement de signification a des implications directes en ce qui concerne la problématique sémiotique de la temporalité. D'un côté, il y a les accidents du genre de ceux qui peuvent arriver quand on se promène en ville, à pied et sans le casque qui, à ce qu'il semble, sera bientôt de rigueur « pour notre sécurité ». Malheureux ou, parfois, heureux, ils ne constituent que des événements ponctuels aléatoirement parsemés au long d'une temporalité pour ainsi dire neutre. Leur concaténation ne fait pas sens. Si on objecte qu'à force de se répéter, ils peuvent devenir « significatifs », on devra admettre que c'est parce que déjà on considère que ce ne sont pas vraiment des hasards mais plutôt, en sous-main, des actes motivés, ou programmés. Mis à part ce type de cas, à l'égard des phénomènes aléatoires dans leur ensemble, la temporalité — l'« écoulement » du temps — ne constitue pas une dimension pertinente. De fait, même s'il est vrai que le calcul des probabilités permet d'établir des régularités stochastiques, le hasard, qui par définition échappe à toute détermination, donc à toute prise, échappe aussi à celle du temps¹. A la table de jeu, quel que soit le laps de temps et le contexte historique considérés, l'as de pique peut aussi bien se répéter cent fois que ne jamais se montrer.

Les épidémies virales sont d'un tout autre ordre. Ce sont des processus où la temporalité constitue une variable pertinente de toute évidence essentielle — à l'égal de la spatialité — du fait qu'y sont à l'œuvre des dynamiques fondées, en tout ou en partie, sur des rapports signifiants entre diverses formes de nécessité vitale ou d'intentionnalité. Aussi, pour peu que la maladie prenne une certaine envergure, elle donne à lire un fragment d'histoire des relations entre des collectivités microbiologiquement interdépendantes — une histoire de très longue durée, et chargée de sens².

¹ Sur le hasard, actant « joker » hors de prise, cf. *Les interactions risquées* (2005, pp. 65-71). Sur la notion sémiotique de « prise », cf. « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009.

² Cf. Landowski (2020). La temporalité est aussi un paramètre de première importance en ce qui concerne un type de coïncidences non plus aléatoires (comme les « vrais » accidents) mais concertées — ce qu'on appelle des « programmations » (où la coordination temporelle entre sous-programmes est une nécessité primordiale); de même sous un dernier régime interactionnel, dit de l'« ajustement », qui privilège les rapports sensibles et de ce fait confère aux variations rythmiques un rôle crucial.



2. La discordance des temps

Mais si la présente crise donne à lire une histoire immémoriale des relations entre espèces, peut-on vraiment dire qu'il s'agisse d'un moment « d'exception » ? Des crises comparables ont dû se répéter de nombreuses fois. Or, si une exception, même répétée, peut, à échelle rapprochée, paraître accidentelle, « anormale », « exceptionnelle », vue de plus haut elle devient un phénomène itératif banal, « normal ». Sachant que les virus sont apparus bien avant tous les ancêtres de nos précurseurs et qu'ils survivront au dernier des *homo sapiens*, voir l'épisode actuel comme un événement singulier n'est sans doute, par conséquent, qu'une illusion due à l'échelle de temps que nous adoptons.

Appelons cette échelle-là *mésoscopique* étant donné que c'est celle que nous adoptons en nous plaçant, en esprit (en tant qu'observateurs et que parties prenantes), au milieu ou au centre de la totalité spatio-temporelle. Par définition, elle ne permet de voir que les évidences les plus proches : d'une part ce que nous éprouvons personnellement, notamment la crainte de la maladie, ou ses symptômes mêmes, vécus, selon les cas, comme de petits ennuis ou comme un terrible supplice ; d'autre part ce que nous observons aux alentours : une catastrophe sanitaire et de proche en proche une calamité économique, politique, sociale, etc. L'échelle *microscopique* est celle des processus physiologiques et pathologiques, domaine de la médecine traitante et surtout de la biologie cellulaire, objet d'investigation scientifique réservé à un nombre limité de chercheurs. Et relèvent du niveau *macroscopique* les déterminismes écologiques auxquels il faut faire appel pour rendre compte de l'émergence de la maladie dans l'histoire des rapports entre espèces.

Virologie à l'échelle de la cellule, pathologie à celui du corps individuel et du corps social, écologie à celui des collectifs vivants et de leur environnement : ces trois ordres sont, du point de vue spatial, dans un rapport d'englobements successifs, du plus « petit » au plus « grand ». Et ils sont aussi dans un rapport d'intégration temporelle. Le micro-temps des relations entre cellules et virus possède son rythme et ses cycles spécifiques, dont dépend le méso-temps de la maladie (aussi bien en termes de pathologie individuelle que de crise de société), niveau qui lui-même ne devient vraiment intelligible qu'une fois intégré dans la macro-temporalité d'une « histoire naturelle » infiniment plus large.

*

Nous laisserons de côté le niveau « micro » pour cause de complète ignorance personnelle en ce domaine. Et sur ce qui touche à la très longue durée, une réflexion qui tienne demanderait un travail transdisciplinaire en relation avec les sciences des écosystèmes qui dépasse le cadre du présent tour d'horizon³. Reste le niveau intermédiaire. Il ne manque pas de particularités sémiotiquement intrigantes.

La pandémie a d'abord été comprise, « mésoscopiquement », comme un moment de tension passager : haute intensité mais, heureusement, courte durée... imaginait-on. Certes, il fallait pour un moment se cloîtrer mais « dans trois mois » (six peut-être, au maximum) on irait « comme avant » se promener à l'autre bout du monde. Or, comme on sait, la crise s'est bientôt avérée durable, et même de plus en plus, sans que pour autant diminue la tension douloureuse ; au contraire la morosité de la situation n'a fait que s'accroître. Forte intensité (avec certes des variations dans le temps et selon les régions) *et* longue durée : voilà un cas théoriquement exclu aux yeux d'un sémioticien du type « tensiviste », pour qui intensité et durée évoluent nécessairement en proportion inverse l'une de l'autre (Zilberberg, Fontanille 1998). C'est que la sémiotique tensiviste n'accepte, si nous comprenons bien, de prendre en compte que la variation quantitative : plus c'est intense, moins ce serait durable — plus c'est faible ou relâché, plus ça pourrait durer. Expérimentalement, rien n'est moins sûr. Les douleurs les plus fortes ne sont pas toujours, hélas, les plus passagères. Et les exaltations les plus passionnées ne sont pas forcément les plus éphémères. Il y a en arrière-plan de cette vision quantitativo-tensiviste — quantum de temps qui dure contre quantum d'énergie qui se perd — une sorte de philosophie de l'usure et du « tout lasse, tout passe » qui ne convainc guère. La durée serait-elle donc l'unique et nécessaire déterminant de tous les changements d'état ? Suffit-il que « le temps passe » pour qu'on passe soi-même d'une euphorie

³ Voir en revanche Calame (2020).



« intense » à une intense dysphorie, ou l'inverse, en transitant, il faut le supposer, par un état d'indifférence ? En ce qu'elle a de mécanique, une telle logique de la quantité rappelle les lois de la thermodynamique mais semble mal s'appliquer à la dynamique réelle des « états d'âme », tant individuels que collectifs.

Aujourd'hui, quoi qu'il en soit, alors que la « petite guerre » menace de devenir une nouvelle guerre de Trente ans (de Cent ans ? sans fin peut-être ?), on ne voit pas que l'intensité des souffrances morales, sociales, physiques ait décliné. Une douleur à la fois *intense* et *chronique* est d'ailleurs une chose cliniquement connue, et la (socio) sémiotique est à même d'en rendre compte (Peluso 2012). C'est peut-être un oxymore, mais c'est en tout cas cela que nous vivons : une *crise, qui dure*.

*

Autre étrangeté, celle-là en forme de contradiction. D'un côté, le virus apparaît de toute évidence comme une puissance tyrannique qui impose partout son propre tempo. Rendant les personnes contaminées contagieuses durant un nombre de jours déterminé, il les oblige à s'isoler durant la période correspondante, ou du moins celle jugée nécessaire par les autorités sur la base des recommandations épidémiologiques. Durant la cure, c'est de son caprice que dépend le moment des opérations médicales à tenter. Sur le plan collectif, c'est lui qui, en fonction des « vagues » successives de sa propagation, détermine le cycle des fermetures et des réouvertures des lieux d'accueil du public. Etc. Et finalement, en l'absence de remède, c'est lui qui fixe la durée de vie de ceux qu'il atteint.

Mais en même temps, à l'inverse, il dépend largement, sinon entièrement, du tempo de ses victimes potentielles. Or, à les observer du dehors, les gens semblent n'avoir pour la plupart qu'une hâte : accélérer au maximum le rythme de la propagation. Chez un petit nombre de chefs d'Etat ou de gouvernement, c'est une politique délibérée : se faire les « mécènes » du virus, travailler pour lui en dénigrant toutes les mesures de protection ou en faisant leur possible pour les empêcher (notamment pour ce qui est des vaccins), c'est viser, selon la moins incriminatrice des interprétations possibles, à atteindre à moyen terme le seuil de l'immunité « de troupeau », *quel qu'en soit* le « coût » humain⁴. Et la population va dans le même sens, apparemment poussée par tout un registre de motivations qu'on pourrait sans doute classer à l'aide du modèle élaboré par Jean-Marie Floch (1995). La motivation « pratique » commande de rouvrir d'urgence les lieux de travail, y compris les écoles, la motivation « utopique » ou existentielle ne saurait aller sans la possibilité de prier en chœur, la motivation « critique » et calculatrice, autrement dit politique, appelle à s'agglomérer en masse dans la rue pour manifester, enfin la motivation « ludique » pousse à se retrouver tous ensemble, à « faire la fête » (entre amis, en famille, au stade⁵). Bref, subjectivement, le virus est déclaré l'ennemi mais, objectivement, nous agissons comme ses adjuvants.

*

Un autre trait qui ressort des témoignages diffusés par la presse, c'est que pour la majorité des personnes interrogées (y compris quelques ministres... de la santé), le terme même de « pandémie », mot savant bien que devenu d'usage courant, n'évoque rien de plus que l'idée très vague d'un mal tentaculaire dont la nature échappe et dont, pour beaucoup, l'existence même reste à prouver. Si le mot paraît chargé d'un pouvoir de suggestion quasi mythique assez puissant pour susciter l'inquiétude et chez certains de véritables angoisses, la notion qu'il recouvre reste cognitivement trop confuse pour éclairer et motiver la collectivité dans son ensemble. Cela, paradoxalement, en dépit d'une information pléthorique et d'innombrables figurations didactiques de son principe actif, le virus. D'un côté, l'image mi-scientifique mi-fantasmagique d'un petit monstre pathogène ; de l'autre, le nom générique d'un mal sans visage ; et entre les deux, sans connexion claire entre ces divers plans, une vie quotidienne soumise à une précarité inédite en même temps qu'à des restrictions qui, à beaucoup aussi, semblent arbitraires.

⁴ Cf. J.R. Batochio, criminaliste et député au Parlement brésilien (2021, p. 2).

⁵ Sur l'école, l'église, le stade en tant qu'espaces de rassemblement perdus, cf. Leone (2021), Alves (2021), Vasconcelos (2021).



C'est dire que sur le plan de l'imaginaire culturel partagé, rien ne prédispose à saisir le phénomène dans sa globalité et son historicité. Ce qui arrive prend plutôt l'allure d'une malédiction atemporelle et inintelligible, comme « tombée du ciel ». Et sur un plan plus terre-à-terre, ce que chacun éprouve au jour le jour ne permet guère, non plus, d'appréhender ce qui se passe comme un tout intelligible. La perception, fragmentaire, ne dépasse pas la saisie d'effets ponctuels induits par les changements que le processus entraîne sur tous les plans : perte de la présence de l'autre quand survient la mort, perte de la proximité des autres, perte d'emploi, perte de revenu, perte de la liberté d'aller et venir, de se réunir, et par voie de conséquence mais non moins cruciale aux yeux d'une grande partie de la population, de se distraire à sa guise.

3. Prospective et désillusion

D'où l'ampleur du discours de la lamentation (contre le mauvais sort) et de la récrimination (contre les pouvoirs publics). Ce qui est conçu par les uns comme mesure de prudence à moyen terme, ou de sauvegarde à plus long terme, interprété par d'autres à l'échelle temporelle du court terme (qui va de pair avec l'échelle spatiale du tout proche, autrement dit de la courte vue), apparaît essentiellement comme privation. Alors qu'on fait son deuil des pertes les plus dramatiques avec résignation dans la mesure où elles ne dépendent pas de décisions humaines, les restrictions qui résultent des mesures de prévention et touchent la vie quotidienne, bien que n'imposant par comparaison que de petits « sacrifices » passagers, font figure de scandale insupportable et de frustrations inadmissibles.

« Maudite année ! », se plaignent ceux qui, confondant les temps ou n'admettant pas l'idée qu'ils puissent se distinguer, voudraient la « normalité » d'antan en tout temps, y compris dans un présent d'exception — qui dure.

*

En temps « normal », en temps de paix, le temps « prend ses aises » comme s'il durait depuis toujours (sans antériorité) et pour toujours (sans postériorité) : on plane dans une « durativité » vécue comme sans bornes, dans une sorte d'éternel présent dont on oublie le moment originel et dont on aurait le plus grand mal à penser la fin. Pourtant, même de telles périodes où on prendrait la « paix perpétuelle » pour une réalité de ce monde ont une fin. Mais une fin tellement peu attendue que quand elle survient elle fait « événement » en produisant l'effet d'une cassure, d'un *accident insensé*.

Par opposition à ces périodes éternelles, sans mémoire ni prémonition, les temps intercalaires d'exception ont une date de naissance mémorable, celle d'un accident inaugural : un jour la guerre fut déclarée (ou le pays fut envahi), un jour, une haute autorité a proclamé l'état de pandémie (ou le premier cas de contamination a été annoncé). Et contrairement aux temps « de croisière » vécus comme s'ils étaient immuables, les temps d'exception sont tendus vers leur terme final, mais vu maintenant comme l'opposé d'un accident : comme une victoire qui sera acquise seulement à grand effort contre le fauteur d'accident dont il s'agit de neutraliser le pouvoir de nuisance. Le temps d'exception pandémique est donc, lui aussi, celui d'un combat, incertain, et qui, à côté de l'intelligence organisationnelle et des vertus de résistance, mobilise avant tout le génie scientifique. Lui seul en l'occurrence rend la libération prévisible, statistiquement calculable, presque programmée — là du moins où la pensée et la connaissance ne sont pas tenues politiquement en suspicion et mises à l'écart, comme c'est le cas dans tant de pays (« émergents » ou émergés).

*

Et le moment de la victoire, phase finale de la crise en même temps que préfiguration de l'« après », sera celui non pas d'une brusque rupture comme l'accident déclencheur l'avait été les premiers jours mais, pense-t-on par anticipation, celui du progressif retour vers un état où le « normal » sera pour l'essentiel celui, ressuscité, de l'« avant-pandémie ».



- > *le temps étale : une durativité irénique vécue comme sans bornes*
- > « l'accident », insensé parce qu'il fait soudain rupture
 - > *le temps d'exception : temps de combat, tendu vers son terme final*
 - > « la victoire » (ou un compromis), issue programmée, idéalisée comme promesse de retour, ou de dépassement
 - > *le temps étale, nouvelle durativité « sans bornes »*

A moins qu'au lieu d'un renouement, l'« après » qu'on anticipe ne prenne la forme d'un dépassement, d'une sorte de bond en avant. Car ne sont pas rares ceux qui, fins dialecticiens, visionnaires ou humanistes à toute épreuve, plutôt qu'à la conception cyclique du retour croient en l'idée d'un avenir radieux, d'une société qui, moralement édifiée par l'épreuve, privilégiera dorénavant les belles valeurs de « solidarité », de « dialogue », de respect des « diversités » en tous genres, etc., etc. « Plus jamais ça ! » : c'est la chanson enfantine des « bonnes résolutions ». Comme si, amendée par l'expérience, l'humanité ne pouvait désormais se montrer qu'à tout jamais vertueuse. Vus sous cet angle, les malheurs d'aujourd'hui deviennent le prix d'un apprentissage moral et le garant du bonheur pour demain. Ce n'est donc pas exactement une petite guerre que nous vivons — c'est une petite (toute petite) *apocalypse*, condition et promesse, prophétise-t-on jusqu'en haut lieu, de la régénération (Galofaro 2021).

*

Hélas, on ne voit nulle part le moindre indice, politique, social ou économique, qui justifierait une telle rêverie mystico-philanthropique. Certes, s'inventer de toutes pièces une morale consolatrice en imaginant de beaux jours à l'horizon (miracles du progrès technologique aidant) est une manière comme une autre de donner un sens à un vécu éprouvant et d'apparence inintelligible. Mais pareille moralisation va exactement à l'opposé de ce qu'on aurait pu attendre de l'épreuve, à savoir la fin de quelques illusions sur le plan collectif. A l'opposé, en relançant un des thèmes eschatologiques les plus rebattus, la promesse d'un avenir serein ne fait que renforcer l'aliénation des esprits. En revanche, elle s'accorde bien avec l'appel au prompt redémarrage de l'appareil de production et avec l'invitation à un nouvel épanouissement d'un style de vie dit « post-consumériste » qu'on sait pourtant l'un et l'autre écologiquement dévastateurs (et socialement catastrophiques) (Heilbrunn 2021, Cervelli 2021). Cela alors même que tout annonce de nouveaux et plus graves dérèglements, climatiques pour commencer. Dans de pareilles conditions, on a le plus grand mal à discerner ce que l'expérience aura apporté de positif en termes de visions du monde collectivement partagées. Par contre, sur le plan plus limité que Greimas visait à l'époque en s'adressant à ses proches, il avait — tout de même ! — parfaitement raison. Pour nous, témoins impliqués et analystes d'occasion, cette pseudo petite guerre nous aura effectivement fait perdre au moins *une* illusion : celle, bien naïve il est vrai, d'avoir cru un moment que l'épreuve, si rude pour la plupart, allait suffire à faire reculer certaines formes d'obscurantisme. Mais non, c'est le contraire ! Les populistes se sont surpassés en populisme, les terraplanistes en terraplanisme, et profitant de l'occasion les gouvernants corrompus ont inauguré des turpitudes inédites. Et ainsi de suite. Leçon lithuanienne : l'épreuve ne transforme personne, ni les individus ni les peuples mais fait apparaître au grand jour « ce qu'ils sont ». Comme disait notre théoricien du « beau geste », c'est dans la crise, moment de vérité, devant l'affrontement, quelle qu'en soit l'échelle, que chacun révèle, « ce qu'il a dans le ventre » !⁶ Aussi, rien d'étonnant à ce que face à une terrible hécatombe, partout dans le monde une partie considérable de la population (certes variable en proportion d'une région à une autre) se montre exclusivement attachée à la préservation à court terme de ses aises, quitte à s'en donner pour justification un pur et simple négationnisme. Le parti pris politique, le préjugé idéologique, le fanatisme religieux — trois formes de la même rage suicidaire de croire contre toute évidence — passent de loin avant la connaissance. Au regard de la science sociale, c'est une leçon amère, et pour toute forme de prospective politique un enseignement qu'on ne pourra pas négliger.

⁶ Voir A.J. Greimas, « Le beau geste », *RS/SI*, 13, 1-2, 1993 ainsi que l'abondante correspondance et les nombreux essais de Greimas (en lithuanien) analysés par Arunas Sverdiolas dans « Algirdas J. Greimas's Egology », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.



Bibliographie

- Alves, R., 2021, “Igrejas fechadas : rezar na pandemia”, in *Acta Semiotica*, I, 1.
- Batochio, J.R., 2021, “Não é genocídio mas crime contra a humanidade”, in *O Estado de São Paulo*, 30 mai.
- Calame, C., 2020, “L’homme en société et ses relations techniques avec l’environnement : ni nature, ni Gaïa”, in *Les Possibles*, 26, 15 déc.
- Cervelli, P., 2021, “Dopo la crisi”, in *Acta Semiotica*, I, 2 (à par.).
- Detienne, M., Vernant, J.-P., 1974, *Les ruses de l’intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion.
- Floch, J.-M., 1995, “La maison d’Epicure”, *Identités visuelles*, Paris, PUF.
- Fontanille, J., Zilberberg, C., 1998, *Tension et signification*, Mardaga, Sprimont.
- Galofaro, F., 2021, “Apocalyptic features of political discourses about the pandemic”, in *Acta Semiotica*, I, 1.
- Greimas, A.J., 1993, “Le beau geste”, in *Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry*, 13, 1-2.
- Greimas, A.J., Courtés, J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- Grignaffini, G., 2021, “Appunti per una sociosemiotica del giardinaggio”, in *Acta Semiotica*, I, 1.
- Heilbrunn, B., 2021, “The good in goods. For an Epicurian ethics of consumption”, in *Acta Semiotica*, I, 2 (à par.).
- Landowski, E., 2005, *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim.
- Landowski, E., 2009, “Avoir prise, donner prise”, in *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 112.
- Landowski, E., 2016, “Pièges”, in *Carte Semiotiche - Annali*, 4.
- Landowski, E., 2019, “Etat d’urgence”, in V. Estay, a cura, *Sens à l’horizon*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Landowski, E., 2020, “Face à la pandémie”, in *Degrés*, 182-183.
- Leone, M., 2021, “Critique sémiotique de l’enseignement numérique”, in *Acta Semiotica*, I, 1.
- Peluso, M., 2012, *Il senso della sofferenza. Narratività e forme di vita nelle strategie di gestione del dolore*, doctorat de sémiotique, dir. Patrizia Violi, Scuola Superiore di Studi Umanistici, université de Bologne.
- Sverdiolas, A., 2019, “Algirdas J. Greimas’s Egology”, in *Actes Sémiotiques*, 122.
- Uexküll, J. von, 2015, *Milieu animal et milieu humain*, trad. Ch. Martin-Fréville, Paris, Payot.
- Vasconcelos, P., 2021, “Estádios vazios : o torcer em pandemia”, *Acta Semiotica*, I, 1.